

Retracer les moments forts de l'évolution de l'animation socioculturelle à Genève et son influence sur la cohésion sociale, dévoiler le rôle de personnalités et d'événements qui ont contribué à la création de dispositifs d'actions culturelles et sociales répondant aux besoins des différentes catégories d'âges et types de populations.

Les témoignages de nombreuses personnalités ont été recueillis par l'équipe de Terre Commune entre 2018 et 2019, principalement sur le Bateau Genève. Chacun de ces entretiens a été enregistré puis transcrit afin de documenter le récit de l'animation socioculturelle. Ils constituent des repères sur le long chemin du développement de la vie sociale à Genève depuis les années 50.

Conversation avec

BERNARD CRETTAZ

Bateau de Genève / 24.10.18

Durée 29' / 20700 caractères

Nicolas Reichel

Bernard, j'aimerais commencer par cette scène un peu théâtrale en 68 où l'on te voit à la place des Alpes avec un mégaphone et tu parles aux manifestants dans la rue.

Bernard Crettaz

La place des Alpes est venue assez tardivement dans cette année 68, au moment où les ouvriers étrangers voulaient manifester. J'ai été convoqué par les syndicats qui me disaient que nous participions, que quelqu'un devait tenir l'ordre et « on aimerait bien que ça soit toi, Crettaz ». Moi, j'étais un soixante-huitard, j'étais un marginal, j'étais leader de la parole. Et voilà, on est partis devant l'Uni, j'étais sur le toit d'une voiture avec un mégaphone. Il y avait plein de gens qui me donnaient des billets pour dire quelque chose. C'étaient des slogans et c'était très important en 68. Donc je parlais et de temps en temps, il y avait les slogans, voire les gens de la foule eux-mêmes qui prenaient la parole. C'était très long, on passait par la Gare pour redescendre sur la place des Alpes, je trouvais ça interminable. Arrivé à la Place des Alpes, j'ai fait un dernier discours pour dire à quel point la manifestation défendait des prérogatives ouvrières ou étudiantes, mais à quel point aussi c'était une fête. Et ça a été toujours mon thème. Mai 68 a été déclenché à Genève à la suite de Paris par des leaders qui étaient étudiants dont Charles Magnin et un autre qui s'appelait Fioretta. J'ai vu quelque chose qui m'a sauté à la gueule. Pendant mes séminaires d'assistant, des gens qui ne prenaient jamais la parole, se sont exprimés. Et cette prise de paroles, qui n'était pas seulement pour parler, s'accompagnait d'un changement de relations sociales. Une nouvelle sociabilité naissait dans la prise de paroles. Et de l'Uni, on s'est retrouvé dans la rue. Pour moi, le maître à penser était Henri Lefebvre avec la révolution urbaine.

Claude Dupanloup

Donc, Bernard, dans ton rôle de tribun, tu as été mis à cette place, on t'a demandé d'occuper cette place d'animateur de cette manifestation pour la canaliser. C'est un peu ça non ?

Bernard Crettaz

Pour la manifestation de la place des Alpes, oui c'était ça. Mais le fond, l'arrière-plan, ce n'était pas ça. J'étais assistant à l'Université, dans mes séminaires, j'ai vécu une innovation à la fois de la prise de paroles et d'une sociabilité nouvelle parmi mes étudiants. Parce qu'il y avait à l'Université des « settings » : des salles où les gens venaient et parlaient. Cette prise de paroles était en même temps un changement de vie. Et de l'Uni on s'est transposé dans la rue. La rue était au début pour nous tous un espace de fête. Le monde changeait en nous et autour de nous. Personnellement, j'étais très marqué par les milieux catho de gauche. Il y avait Maurice Clavel en France, j'appartenais à cette mouvance, tout en étant complètement libertaire et hors de tout mouvement. Et, s'est posé dans cette prise de parole et ce changement immédiat de relation humaine notre utopie. Nous avons cru que le monde pouvait changer d'un coup. Moi, cela me rapproche de mes racines catholiques. Comme une espèce d'opération du Saint Esprit, qui vient « changer ». Et là, on se posait la question : derrière la prise de parole, derrière le changement dans les relations, quel est le sens de la vie ? Pour moi, c'est le plus difficile à communiquer aujourd'hui à ceux qui n'y étaient pas. C'est-à-dire, quelles sont les valeurs qui me font vivre ce que je vis.

Claude Dupanloup

Mais Bernard, excuse-moi, mais ça c'est traduit par quoi ? Par l'occupation de la rue ?

Bernard Crettaz

Mais ça s'est traduit par des rencontres dans la rue, par des manifs, mais aussi ça se poursuivait parfois fort tard dans la nuit, ça modifié les relations de couples, les relations sexuelles, beaucoup de couples ont éclaté, ça a changé les relations hommes femmes, même si c'étaient plutôt les mecs qui restaient machistes, donc l'ensemble de la vie se transformait pour nous, en nous, là immédiatement.

Claude Dupanloup

Et là, ton rôle, c'était presque un rôle d'animateur finalement, de favoriser cette prise de paroles ?

Bernard Crettaz

Oui c'était un rôle de passeur de paroles, ce que referai dans mes « cafés mortels » plus tard, mais en même temps de le vivre profondément. De le vivre moi-même et en moi.

Claude Dupanloup

Tu avais des confrontations avec la police ?

Bernard Crettaz

On avait des confrontations avec la police, et certains dont je n'étais pas, qui cherchaient la confrontation directe et physique, pour moi, dans cette aire de fête, on avait repéré les flics, on savait plus ou moins qui c'étaient. Mais l'idée n'était pas là. Et très vite, nous allons disparaître, ces gens qui auront cru à cette utopie, et changement de sens, derrière la multiplication des groupes idéologiques, des groupuscules idéologiques qui se formaient partout en Suisse romande. Et souvent très dogmatique.

Nicolas Reichel

J'aimerais revenir, Bernard, à la rue, comment l'urbain se défini par la rue, la fête dans la rue ?

Bernard Crettaz

Mon penseur de base, mon manuel de base c'était Henri Lefebvre qui a écrit « la révolution urbaine » et il dit que nous ne sommes plus dans la ville, nous sommes dans la révolution urbaine, parce que l'urbain peut être partout. Et qu'est-ce qui définit l'urbain pour lui ? C'est la rue. Moi qui ai toujours travaillé sur les communautés villageoises, la révolution urbaine atteignait les villages le jour où se formait la rue. Qui dans le monde campagnard traditionnel, n'existe pas. Donc la rue signifie un espace ou prioritairement ce ne sont pas les voitures, mais c'est nous les piétons. Et dans la rue, tout est possible. On fait du divertissement, du lèche vitrine, des rencontres inattendues. Cela préfigurait plus tard le grand mouvement des rues piétonnes.

Claude Dupanloup

Et de tout le mouvement écologiste.

Bernard Crettaz

Oui. A l'époque ce n'était pas encore une préoccupation fondamentale.

Claude Dupanloup

Mais on avait René Longet par exemple, des gens qui se positionnaient pour l'écologie, pour la question des centrales nucléaires aussi.

Bernard Crettaz

Oui, ils venaient, parfois ils nous ennuyaient un peu par leur côté très construit à l'époque. Ce n'était pas la ZAP. Mais comme les militants marxistes, socialistes etc. Nous, nous n'avions pas de discours structuré. C'est pour cela qu'il y avait des tas de gens qui disaient : mais au fond, de quoi parlez-vous ? Ils arrivaient mal à communiquer. Ça a bouleversé ma vie. C'est à partir de ce moment-là que j'ai renoncé à ma carrière universitaire. Et il y avait plein d'autres mouvements. Il y avait le mouvement de l'antipsychiatrie, le mouvement « action prison » et moi, j'ai fait trois ans à St Antoine pour étudier le fonctionnement de la prison. Donc, le monde s'éclatait en plein de lieux où nous pensions que l'utopie allait se réaliser.

Claude Dupanloup

Alors par exemple, parce que tu as été prof à l'Institut d'Etudes sociales, auprès des différentes sessions d'étudiants, éducateurs, animateurs ou assistants sociaux, et à ce moment-là, il y avait aussi cette volonté des étudiants d'être dans la rue. Et même dans les arbres

Bernard Crettaz

Alors il s'est passé là un véritable exercice très dur, moi je suis allé à l'IES parce que j'en avais marre de la parole sans fin à l'uni qui était reprise par les groupes idéologiques, et à l'IES j'ai retrouvé deux ans plus tard, un 68 en marche. Donc on n'arrêtait pas de sortir d'un setting à un autre setting et de prendre la parole. Et un jour, je suis devenu responsable de l'école d'animateurs et en tant que responsable, j'ai proposé que nos étudiants, au lieu de partir en stage chacun séparément, fassent un stage collectif sur le quartier de Plainpalais. Et il naissait à ce moment-là en ville de

Genève, les mouvements de quartier, plus ou moins liés aux maisons de quartiers. Et dans le quartier des Minoteries de Plainpalais est né le mouvement des arbres de Plainpalais. C'est-à-dire qu'il y a eu toute une série de gens arrivés de la ville contre l'abattage des arbres décidé je crois par la ville pour l'urbanisme de la ville et l'Etat. J'avais dit aux étudiants : suivez le mouvement de près, mais gardez une certaine distance. Nous on avait négocié avec le département de l'Instruction publique et principalement Guy Olivier Segond, de l'argent pour payer le stage de nos étudiants, et un jour pendant une rencontre avec les représentants de l'Etat, de l'IES et la direction de l'école, les étudiants sont arrivés vers moi en me disant : Crettaz, on vient te dire qu'on arrête le stage collectif et on rejoint le mouvement des arbres. Et donc, je suis allé là-bas aux arbres de Plainpalais à mon tour, et je les ai vu sur les arbres. C'est-à-dire que la façon d'éviter l'abattage, c'était de grimper dans les arbres.

Claude Dupanloup

Là, ils ont été en opposition avec la volonté des autorités, ça s'est passé comment ?

Bernard Crettaz

L'Etat, le DIP et Segond ont immédiatement bloqué nos crédits. Ils n'étaient pas mécontents. Je voudrais dire quand même que moi dans cette période, j'avais un vieil ami qui était André Chavannes pour d'autres raisons qui étaient liées à la collection Amoudruz, et André Chavannes nous suivait de loin avec sa Volkswagen pour savoir où la merde pouvait éclater. Donc c'était comme ça. Alors dans le mouvement des arbres, ils ont bloqué les crédits et j'ai trouvé des étudiants qui allaient se pendre à tour de rôle dans les arbres pour éviter l'abattage. Et moi-même je suis allé voir là-bas pour essayer de garder un minimum pour retourner un jour à plus de « sagesse » et c'est comme ça que sur ma fiche de police fédérale. J'ai été fiché comme « dangereux » ayant manifesté contre l'abattage des arbres de Plainpalais.

Nicolas Reichel

Il faut préciser que « IES » signifie Institut d'Etudes Sociales,

Bernard Crettaz

A l'époque ce n'était pas encore ça. Cela s'appelait École d'Études Sociales. J'ai commencé par donner des cours à toutes les écoles. Et c'est beaucoup plus tard que cela deviendra l'IES.

Nicolas Reichel

J'aimerais revenir sur la politisation, Soit on était politisé, et on était souvent de gauche, engagé, soit on appartenait à la classe bourgeoise. Alors y avait-il les politisés et les non politisés ?

Bernard Crettaz

Oui mais il faut faire très attention. Il y a eu un moment donné dans l'utopie, on a pensé à la fois que les classes sociales existaient mais que, dans le changement de société que l'on vivait, on pouvait les dépasser. On s'est rendu compte très vite que ce n'était pas vrai. Mais il y avait avec nous, moi qui venais du mouvement ouvrier paysan, il y avait plein de personnes qui venaient de la classe moyenne, de la bourgeoisie, de la haute bourgeoisie. Mais il faut retenir fondamentalement de cette période, un terme qui va avoir un long succès, c'est « tout est politique » Il n'y avait rien qui n'était pas politique. Et plus tard, quand on va redécouvrir qu'il y a des espaces, quand on redevient un peu sérieux, qui ne sont pas immédiatement politiques, on va s'affronter à des gens pour qui le sexe est politique, les relations interpersonnelles sont politiques. Ce « tout est politique » est né de cette période-là, ensuite, nous avons tenté avec quelques-uns de revenir à la réalité.

Claude Dupanloup

Et là, tu sentais bien chez les étudiants par exemple, cette volonté de poursuivre dans ce sens, c'est-à-dire de s'attacher au sens, plus qu'à la forme ? Parce que, actuellement, on peut avoir le sentiment qu'il y a un petit retour en arrière, qu'on est d'avantage « marketing » etc.

Bernard Crettaz

Oui il faut dire que les centres de loisirs eux-mêmes se sont divisés. Il y avait des centres qui ont été marqués très fort comme étant des centres d'utopie politique,

Claude Dupanloup

La Jonction par exemple

Bernard Crettaz

La Jonction. Il y avait le Centre Marignac, qui te concerne, qui lui était quand même en lien avec les autorités, il y avait Meyrin avec Aebersold, la Maison des Jeunes de

St-Gervais, elle-même a passé par cette période très politique, avant de redevenir une maison de culture. Donc ça a été une secousse très forte à Genève.

Claude Dupanloup

Qui a marqué le métier d'animateur selon toi ?

Bernard Crettaz

Alors je n'ai pas la compétence de me prononcer, je n'ai plus suivi le métier d'animateur, la vie m'a conduit ailleurs, mais je dirai que ce que j'ai pu voir là où j'ai été invité, ce sont des animateurs que je qualifierai de beaucoup plus professionnels. Et qui se revendiquaient comme « professionnels ». On a assisté à ce mouvement de professionnalisation et en même temps pour certains, je crois que ça été une grande mutation au fait que l'université s'ouvrait et on va faire une formation universitaire. Et là, ça a changé, ça a hiérarchisé à l'intérieur d'une profession qui n'était pas hiérarchisée comme ça. On trouve ça dans le médical, dans le social et dans l'animation. Mais aussi dans plein d'autres secteurs.

Nicolas Reichel

J'aimerais encore dire quelque chose sur ce métier d'animateur. La marge, je crois que c'est toi qui disais que les animateurs écrivent dans la marge. Qu'est-ce que c'est que cette marge ?

Bernard Crettaz

Mais la marge...nous savions que la vraie vie se déroulait dans la marge. Et au fond être à la marge. On était traité de marginaux. Il y a même eu un moment où on se posait la question : ou est la centralité sociale ? Et moi, cela m'arrivait de dire que la centralité sociale aujourd'hui on la trouve et d'autres vont le reprendre aujourd'hui, dans les périphéries, dans les marges, dans les restes. Ces mots « marges » et « restes » jouent un rôle clé dans ma sociologie.

Claude Dupanloup

C'est vrai qu'en survolant tous ces hauts faits de l'animation et ce qui a préfiguré ses développements, tu parlais de centres orientés politiquement d'autres plutôt sur l'aspect culturel, mais tout a concouru à mettre en place des possibilités pour que les gens puissent s'exprimer, c'est le rôle de l'animateur quoi. C'est ce qu'on visite dans

ce parcours que l'on fait sur la mémoire de ces dernières 50 années et nous nous sommes très nettement inspirés de ton livre « Des racines et des réseaux ». Si on a envie de revisiter ce passé c'est parce que nous avons aussi envie de participer à l'avenir. Mais on ne veut pas arriver comme des vieux cons avec nos principes, nos méthodes, nos valeurs, et maintenant je vous livre ceci, à vous de poursuivre là-dessus, on souhaite transmettre d'un côté mais on aimerait transmettre intelligemment.

Bernard Crettaz

La question de la transmission se trouve effectivement au cœur du livre « Des racines et des réseaux » écrit avec Gilles Marchand qui était directeur de la RTS et qui a été mon élève, et puis nous avons développé ça avec Fragnière dans un autre livre « Oser la mort ». Et il s'agit de ça : Toute ma vie a été marquée par la transmission sociale. Je suis né dans une société où la transmission sociale de paysan à fils de paysan a été fondamentale. Ensuite en partant faire des études, la transmission a joué ce rôle déterminant. Alors moi j'ai passé ma vie et une partie de mes études à écouter les vieilles et les vieux. C'est très respectueux chez moi. Et qu'est-ce qu'ils transmettaient ? Essentiellement des histoires. C'est pour ça que pour moi, le fond de l'être humain, c'est un roman qui s'écrit. C'est un récit qui s'écrit. Et mon rôle c'est d'être l'écouteur de ce roman que vous êtes en train de tenir en ce moment. Sauf que un jour cela va changer. Je ne vais plus moi transmettre ce que j'ai reçu mais dire aux nouveaux arrivants : toi qui vis dans une modernité que moi j'entrevois mais où je n'entrerai pas, « Emmène-moi dans ton temps ». Ça devait s'appeler emmène-moi dans ton temps. Et ça pour moi, c'est littéralement lié à la révolution informatique. Je ne suis pas de la révolution informatique, je l'utilise, j'ai été obligé de l'utiliser, mais je reste un homme de la plume. Mais je dois utiliser l'ordinateur. En disant « emmène-moi dans ton temps » cela veut dire emmène-moi dans cette révolution nouvelle qui est en train de se faire, qui parle essentiellement de réseaux. Et ça c'est quelque chose qui encore aujourd'hui me questionne. Mais ce que Marchand me disait et qui a été fondamental, c'est que la notion de réseau implique quelque chose qui pour moi était une affirmation scandaleuse, l'intelligence collective. Quand on met des gens ensemble, il se produit une intelligence collective. Moi je suis un individualiste profond, marqué par la notion d'individualisation. Et aujourd'hui on est en train de franchir une nouvelle étape parce qu'on se rend compte que les réseaux liés à la révolution informatique, peuvent devenir des réseaux de réalité. La notion de biens communs

qu'avait défini la grande école d'Elinor Ostrom est revenue des Etats-Unis après être partie d'Europe et au fond cette notion de biens communs, cela signifie qu'entre des biens nationalisés et des biens privatisés, il faut des biens communs. Et elle est revenue aux règles anciennes des communautés pour ça. Alors cela veut dire, c'est quand même extraordinaire, que la révolution informatique marque le retour des communs, gérer les communs d'aujourd'hui ultramodernes qui sont une révolution dans le monde un peu partout, mais le gérer disait-elle en revenant aux communautés anciennes, celles que moi j'avais étudié, pour revenir aux règles qu'eux se sont fixées. Moi je pense que pour les centres de loisirs aujourd'hui, pour l'animation de demain, il y a une révolution à faire dans les centres de loisirs, mais c'est en même temps de grand péril. Il y a une professionnalisation à outrance d'un côté et de l'autre il y a l'appropriation des technologies nouvelles par tous les gens qui font des « événements » et des festivals. Il naît tous les jours un nouveau projet d'« Events » ou de festival ». Et nous sommes entre deux colonisations. Il faut garder cette transmission nouvelle des réseaux à la base, des biens communs contre l'appropriation individualisante et contre l'appropriation ultra professionnelle et financière des fabriquant de festivals.

Claude Dupanloup

C'est cet héritage que tu aimerais partager ?

Bernard Crettaz

Absolument. Moi il me reste probablement une dernière rencontre à faire avec des gens de différentes communautés, les communautés montagnardes, mais aussi, plein d'autres communautés, parce que je les vois émerger partout, que cela soit dans mes cafés mortels nouvelle version, que ce soit dans la médecine, que ce soit dans le travail social.

Cela veut dire au fond conjuguer une ultra modernité que permet la révolution informatique avec des règles anciennes. A quoi je sers moi là-dedans ? Je devrais foutre le camp. Et bien je sers à dire ce j'ai dit à lui : emmène-moi dans ton temps, moi je t'emmène dans le mien. Et puis à la fin, on verra si on a encore des valeurs à partager. Et moi je pense que oui. Et la valeur fondamentale pour moi, serait celle de la communauté et du sens. Et aujourd'hui, c'est celle qui guide ma vie dans la préparation de la propre fin de ma vie. Comme on a essayé de le faire avec Jean-Pierre Fragnière.

Nicolas Reichel

Communautés montagnardes. Alors je reviens sur le récit. Est-ce qu'il y aurait dans ton histoire à toi, une inspiration de celui qui entend les histoires de la montagne, et qui passe en ville pour raconter, et puis cette possibilité de passer d'un lieu à un autre ?

Bernard Crettaz

D'abord je voudrais dire une chose. Il faudrait s'éviter toute illusion. L'histoire à moi, j'ai passé toute ma vie en essayant de voir à travers les changements que j'ai subis, quelle était mon histoire à moi. Je pense que c'est impossible, que je me suis fabriqué une nouvelle légende, un nouveau mythe sur moi-même. Et comme je suis croyant, il me faudra entendre le passage dans l'au-delà, pour peut-être découvrir ma vraie histoire. Cela étant, à mon tour, je transmets les histoires que j'ai entendues. Alors là j'ai eu quand même des conflits, j'ai vu arriver ici à Genève ce que j'appelais les néo conteurs. Ce phénomène qui repartait des États Unis et qui a trouvé des lieux ici et moi, et moi, je ne me définis jamais comme conteur, si on me demande, je suis un passeur d'histoires. On me demande de passer des histoires. Même si après, je sais un peu conter, Mais pour le moment il me parle patois et moi je lui réponds en français, la notion de conte n'existe pas, ce mot n'existe pas. On disait « je vais t'en dire une ». Et partir de là, je connais des centaines de « une ». Mais il faut faire attention avec la notion de conte, c'est probablement notre héritage le plus important sur la planète, le conte. C'est la forme de la communication primitive avec la parole, mais elle est aujourd'hui un peu bricolée dans tous les sens.